

# VICTORIA MANN,

« VOIR LA FEMME EN TANT QUE SUJET  
ET NON COMME CONDITION »

Première rencontre d'une série consacrée aux femmes qui « font » l'art, Victoria Mann, jeune fondatrice de *AKAA*, toute nouvelle foire parisienne consacrée à l'art contemporain que produit le continent africain, prône par son volontarisme le dépassement des oppositions habituelles – de genre comme géographiques.

ENTRETIEN AVEC ELLA FILIPPI

| *AKAA – As Known As Africa*

CARREAU DU TEMPLE, PARIS. DU 11 AU 13 NOVEMBRE 2016

**Ella Filippi | Pourquoi avoir choisi l'art ?**

**Victoria Mann |** Cela s'est construit de manière organique. J'ai toujours eu vocation à travailler dans l'art, avec comme première ambition celle d'être artiste. J'ai grandi dans une famille où la sortie dominicale au musée était habituelle. Et tout le monde collectionnait... Mon grand-père, dont j'étais très proche, avait cette originalité



de collectionner les peignes. Cet objet rempli d'histoire, qui possède sa place dans chaque civilisation, avec des symboliques très différentes, le poussait à voyager dans le monde entier. Et j'avais naturellement un goût pour les peignes venant d'Afrique... J'étais donc entourée par cette fascination pour l'objet, pour l'histoire et pour l'autre. Ma formation universitaire aux États-Unis montre cette double attirance pour la compréhension et la pratique de l'art, avec un cursus en histoire de l'art et arts plastiques. J'ai pu y rencontrer un expert en art africain, Christopher Steiner, professeur au Connecticut College, qui a confirmé ce goût. Diplômée en 2008, j'ai travaillé au Met à New York dans le secteur de l'éducation et du service des publics. Alors que j'étais immergée dans cette culture américaine, j'ai décidé de suivre un master à l'École du Louvre en 2010. J'ai essayé de prendre ce qu'il y avait de meilleur entre le système américain, qui m'a donné envie d'oser, et la rigueur académique française. En travaillant pour la Pace Gallery de Londres, avec une grande ouverture sur les foires, j'ai vraiment découvert le marché de l'art et petit à petit, j'ai pris conscience de ma fibre entrepreneuriale. En étudiant l'opportunité d'ouvrir une galerie d'art contemporain africain à Paris, la création d'une foire m'est apparue comme la meilleure action à mener : une plateforme commerciale mais



Gastineau Massamba. *Syria 2*. 2015, fil de coton noir sur toile de lin blanc, 132 x 215 cm. Courtesy galerie K021, Paris.

aussi culturelle pour participer à l'émergence de ce marché mais également faire passer une philosophie. Fin 2014, j'ai décidé de me dédier entièrement à AKAA.

**Vous avez 30 ans et vous menez ce projet ambitieux... Pensez-vous que votre génération voit les femmes jouer un rôle plus important dans la sphère artistique que les précédentes ?**

Pour moi, ce sont nos mères et nos grand-mères qui ont poussé ces portes-là. Les femmes arrivent aujourd'hui à des statuts professionnels élevés, dans tous les domaines y compris celui de l'art, où l'on trouve de nombreuses conservatrices, critiques qui sont des femmes, etc. Mais je ne me sens en aucun cas pionnière, ce travail a été mené par des générations antérieures. Par contre, je suis plutôt confrontée au fait d'être jeune et – travaillant sur l'Afrique – d'être blanche, plus que d'être une femme. Même s'il est vrai qu'il existe toujours des inégalités entre hommes et femmes : lors d'AKAA, le sujet de la place de la femme artiste en Afrique sera d'ailleurs abordé lors d'une conférence. Des acteurs féminins se battent dans le monde de l'art : par exemple, Jennifer Flay est une femme que j'admire pour son action, et voir certains juger son tempérament résolu comme

une caractéristique masculine me paraît absurde. Galeriste et directrice artistique de la FIAC, elle a su faire rayonner cette foire en la faisant remonter au rang de troisième plus importante foire au monde. Être femme n'est absolument pas un facteur en soi, il faut le dépasser.

**Avec AKAA, vous avez pu observer et rencontrer de nombreux acteurs sur le continent africain... Quelle est la part des femmes dans le dynamisme que vous y constatez ?**

Les femmes prennent évidemment part au dynamisme artistique en Afrique. Cependant, aujourd'hui, il faut parler d'Afrique en termes de pays et de cultures très variées. Le Maroc, le Sénégal ou l'Afrique du Sud n'ont pas les mêmes traditions, et les comportements y sont clairement différents. On peut le lire très clairement dans le travail de deux artistes, qui viennent de cultures très différentes et qui travaillent dans un sens militant et féministe. La Marocaine Majida Khattari parle de la femme en terre d'Islam, de sa position et de son rapport à la dissimulation du corps, à la beauté cachée. Elle a ainsi réalisé des performances, comme à la FIAC où quatre femmes en burqa posaient avec des sacs Louis Vuitton sur lesquels étaient imprimées

des scènes provocantes. Une œuvre forte, notamment face aux acceptations et aux contradictions d'un milieu souvent très riche au sein du monde de l'art. Elle n'a forcément pas le même regard que Zanele Muholi, photographe sud-africaine qui commente les problématiques politiques et culturelles qui touchent les personnes de couleur et, plus précisément, les femmes noires en Afrique et dans ses diasporas. Mais leurs gestes respectifs se teintent de leur environnement : la mondialisation et la circulation de l'information ne gomme pas les histoires de chaque pays, les variétés des vécus et les spécificités des cultures. C'est pourquoi il faut dépasser les oppositions systématiques entre Afrique et Occident, mais s'intéresser à ces diversités, à des individualités ayant des visions à partager.

**C'est ce que sous-tend le titre de la foire, AKAA comme *As Known As Africa*... Quel rôle peut jouer la diaspora actuelle dans cette conscience d'une géographie plurielle ?**

En effet, les diasporas actuelles, mais aussi plus anciennes ont un grand rôle à jouer dans la diversité du paysage artistique. Il est important que les galeries qui représentent des artistes afro-américains ou afro-brésiliens trouvent leur place dans notre foire. À ce titre, AKAA est ouvert à tous les artistes qui ont un lien avec l'Afrique, qu'ils y soient nés ou qu'ils y travaillent. Par exemple Nicolas Lo Calzo, artiste italien, a travaillé au Niger, les photographies du Français Gilles Caron sur le Biafra ou le Dominicain Tam Joseph qui est afro-caribéen : ces trois artistes montrent cette mobilité.

**Dans cette géographie, pourquoi avoir choisi Paris pour la tenue d'AKAA ?**

D'une part, le calendrier culturel parisien est très riche : la FIAC et sa remontée en puissance l'inauguration de la fondation Louis Vuitton, Versailles qui ouvre ses portes à l'art contemporain ou la programmation du Palais de Tokyo, une structure active dans cette nouvelle conception de l'exposition et du « hors les murs ». D'autre part, le dynamisme artistique s'intensifie et naissent de nouvelles optiques de promotion de l'art africain. Il y a eu bien sûr *Les Magiciens de la Terre* en 1989, *African Remix* en 2005, mais ces dernières années ont vu une communication extraordinaire autour de l'exposition *Beauté Congo* à la Fondation Cartier, la rétrospective du photographe Seydou Keïta au Grand Palais et il va y avoir la première rétrospective de David Goldblatt en 2018 au Centre Pompidou. De plus en plus de comités d'acquisition se tournent vers l'Afrique, par exemple Alicia Knock, jeune conservatrice au Centre Pompidou à l'ambition d'en enrichir les collections. Il faut aussi remarquer que cette année le prix Marcel Duchamp accueille trois artistes venant du continent sur quatre, et Kader Attia en est le lauréat. On peut toujours percevoir un risque d'effet de mode, inévitable dans notre société. Cependant les importants focus de foires telles que l'Armory Show permettent d'amplifier le marché et des initiatives comme la nôtre en assurent la pérennité. Nous jouons ce rôle de tremplin, d'une plateforme utile aux galeries afin de pouvoir donner cette visibilité internationale à leurs artistes.





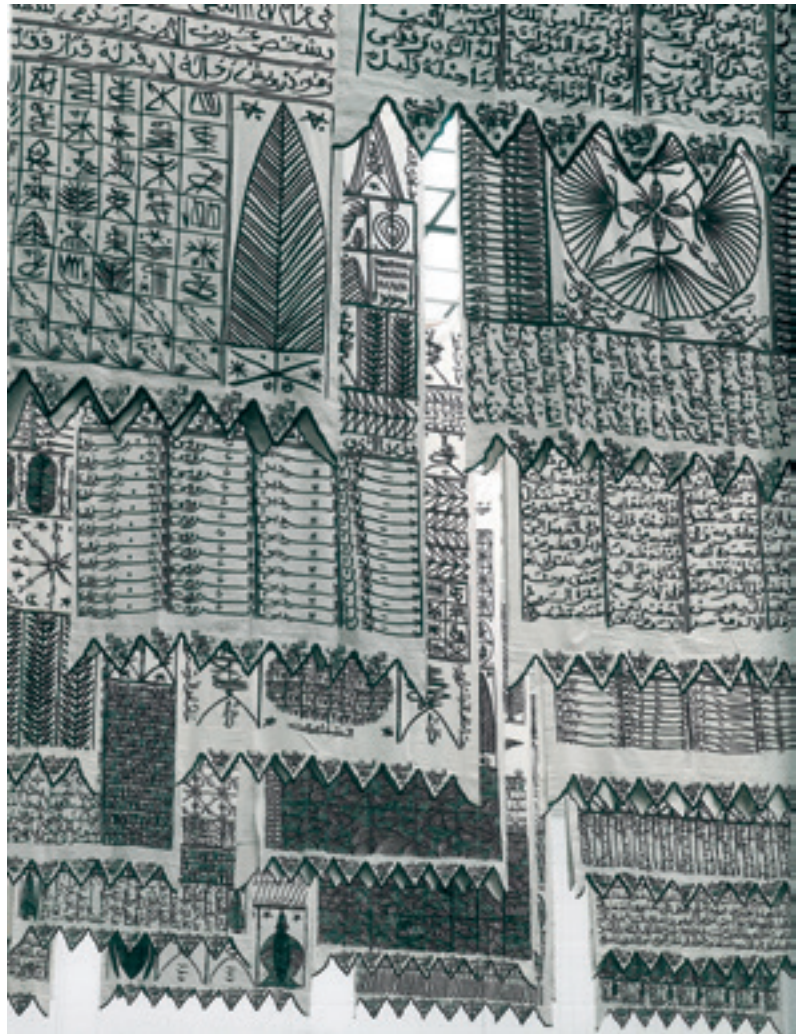
### Quels retours sur le continent vous semblent nécessaires en ce sens ?

Il faut évidemment qu'il y ait également des infrastructures sur place, dans les différents pays et que chacun évolue main dans la main. Les foires d'Afrique du Sud sont établies depuis déjà quelques années car le marché y est plus structuré que dans d'autres régions. On observe une ouverture de ces foires sur les différents pays environnants, comme l'initiative de la Joburg Art Fair en direction des pays d'Afrique de l'Est. Une nouvelle foire s'ouvre également à Lagos et les nombreuses manifestations à travers le continent font un grand travail – les biennales de Dakar ou de Marrakech, les Rencontres Photographiques de Bamako, le festival LagosPhoto... Barthélémy Togo, qui est largement reconnu comme artiste, monte des projets tels que Bandjoun Station au Cameroun et Romuald Hazoumé parraine de jeunes artistes. Au Bénin, la fondation Zinsou joue le rôle d'éducateur culturel dans des régions où les moyens manquent : ils ouvrent d'ailleurs une exposition de Keith Haring, une première sur le continent !

### Plusieurs expositions ont envisagé récemment l'art qui se crée en Afrique sous l'angle de la production des femmes qui en sont originaires – *L'Iris de Lucy à Rochechouart, L'Autre Continent au Muséum du Havre, ...* Que pensez-vous de ces initiatives ? Y a-t-il une voix singulière qui se fait entendre de cette manière ?

C'est important si le projet est bien mené. Je pense qu'il ne faut pas regrouper la communauté féminine comme une sorte de « ghetto ». Leur mettre la seule étiquette de « femme » ne me paraît pas pertinent – c'est d'ailleurs également le cas pour l'« Afrique ». Car si l'on parle de la place de la femme, pourquoi ne pas inviter des hommes qui travaillent sur ces questions ? Il est important d'avoir un discours construit et d'utiliser ces expositions comme des plateformes fédératrices, des rassemblements d'acteurs d'une même scène tels des tremplins : voir la femme en tant que sujet et non comme condition. ■

Tam Joseph.  
The Generators of Faith.  
2016, technique mixte, 69 x 123 cm.  
Courtesy galerie Ed Cross Fine Art, Londres.



Rachid Koraïchi.  
*Les Maîtres de l'Invisible.*  
2008, installation,  
99 bannières de coton brodées,  
348 x 200 cm chaque bannière.  
Courtesy de l'artiste  
et October Gallery, Londres.

« Difficile de choisir une œuvre parmi les 115 formidables artistes qui seront exposés au Carreau du Temple pendant AKAA... L'installation de Rachid Koraïchi, *Les Maîtres de l'Invisible*, occupe pour moi une place particulière pour plusieurs raisons : sa beauté et son envergure impressionnante, la pureté du trait qui caractérise le style de l'artiste. À travers cet hommage à quatorze grands mystiques de l'Islam, poètes et penseurs humanistes en leur temps, l'artiste prône un message de paix et d'amour de l'autre. Ces valeurs de dialogue et de liberté d'expression résonnent avec les événements du 13 novembre 2015. Cette œuvre prend alors d'autant plus d'importance pour le lancement de notre "deuxième" première édition. »